

La fonction du père dans l'imaginaire du québécois

Mireille Bigras

Volume 8, numéro 5-6 (47-48), septembre-décembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30085ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bigras, M. (1966). La fonction du père dans l'imaginaire du québécois. *Liberté*, 8(5-6), 88-96.

la fonction du père dans l'imaginaire du québécois

On a beaucoup parlé de la mère canadienne-française; de nombreuses études ont été faites sur son rôle, sur le super-ego des canadiens-français, sur l'aspect inhibiteur de son importance, mais ceci, semble-t-il, dans le seul but de décanter les relations. Le père a moins fait parler de lui, du fait même possiblement, de son existence particulière, une existence de silence. Le problème de notre identité se pose donc de façon dramatique, car, à mon sens, c'est de la fonction du père dans notre imaginaire que dépend l'évolution de notre identité dans la voie de la maturité, dans le sens de l'indépendance réelle.

Sera donc prise pour acquis l'existence d'une identité quelconque, de quelque chose qui fait qu'on n'est pas autre, de quelque chose qui fait qu'on se ressemble les uns aux autres. On ne sait pas exactement ce qu'elle est cette identité, mais on se doute bien que derrière l'affirmation de plus en plus vigoureuse de nos besoins, il existe tout au moins quelque chose qui laisse clairement croire à la nécessité que l'individu ressent de se nommer, c'est-à-dire de s'identifier comme être qui désire et être qui pense.

Ces besoins se sont précisés et nous les reconnaissons maintenant comme des droits; si nous parlons de droits que nous avons, c'est qu'il existe en nous une identité tout au moins inconsciente: seuls les schizophrènes n'ont ni droits ni identité. Et que dire, sinon que le québécois vit actuellement un processus de désaliénation.

définition de cette identité

Nous dirons d'abord ce qu'elle n'est pas pour ensuite tenter de cerner les éléments qui la constituent.

Nous vivons en Amérique du Nord, nous empruntons beaucoup aux américains, mais nous ne sommes pas américains. Nous co-existons avec les anglais, mais nous ne sommes pas anglais.

Nous empruntons beaucoup à la France, et là, à cause de notre fuite devant les américains et les anglais, à cause aussi de nos ancêtres normands et autres, à cause de la langue surtout, le leurre était sournois; on a été tenté dans notre procédé d'élimination, d'espérer être français. Même découverte : nous ne sommes pas français. Nous savons l'importance de la langue dans le processus de l'identification, mais elle n'est pas l'identification et nous ne sommes pas des français en Amérique.

Et maintenant, pour tenter de voir ce qu'elle est cette identité, nous aborderons la question des racines, de la langue et des figures d'identification.

Nos racines sont éparées, elles sont multiples, difficiles à cerner, à assumer donc; de nombreuses influences extérieures nous leurrent avec force. Mais sous prétexte que nous avons de la difficulté à assumer nos racines, nous disons : ce ne sont pas des racines, c'est de la glu. Et pourtant, ne s'implante pas ailleurs qui veut et la tentation de le faire ressemble plus souvent qu'autrement à une fuite, un soulagement, un repos plutôt qu'à une solution.

C'est en disant, en nommant, en réclamant, en affirmant, donc en utilisant les diverses modalités du langage que l'individu s'identifie. Notre instrument verbal, notre langue, est malade, parce que nous ne savons pas dire; nous ne savons pas dire parce que maintenus dans le giron de la mère. Un enfant n'apprend pas à parler quand la mère devine d'avance ses besoins et n'attend pas qu'il demande pour boucher le trou. C'est refuser à l'enfant la possibilité de reconnaître son manque, de reconnaître son existence d'être qui demande, puisque la condition humaine en est une de manque, de demande. D'où l'importance du père dont le rôle est de désengluier l'enfant de la mère; et, le pouvoir dire ne s'inscrira dans le processus de l'identification que dans la mesure où le père nommera l'enfant et ainsi lui refusera le refuge maternel suicidaire.

On connaît bien l'importance des figures d'identification dans l'éducation de l'enfant. De la succession de bonnes identifications dépendra l'accès à la maturité et à l'indépendance; de même que l'absence de figures d'identification ou la présence de figures « malades » peut maintenir les relations interpersonnelles sur un mode primitif d'échange ou même sur un mode fixatif. Disons que en ce qui concerne le québécois, il existe pour lui deux possi-

bilités. La première, je la qualifierais de négative : ce serait l'identification avec l'agresseur, avec le dévoreur, identification comme on sait, qui consiste à maîtriser la cause de la peur. Et c'est dans la mesure où l'identité édiflée est la seule existante qu'à ce moment on peut parler d'un moi dit névrotique. Ces figures auxquelles le québécois s'identifie dans le but de maîtriser la cause de son inquiétude sont principalement les anglais dominateurs politiques, les américains dominateurs économiques et la mère canadienne-française dominatrice de son imaginaire.

La deuxième possibilité est la recherche de héros auxquels s'identifie dans le but de s'appropriier des forces constructives, des rôles. Le processus de l'identification est basé sur cette tentative de se créer un rôle et une identité comme les aînés, parents, maîtres, figures marquantes de l'histoire. La réalisation de cette possibilité serait l'accès au symbolique, émergence à partir de l'emprise de ce que j'appellerai tout à l'heure la toute-puissance narcissique.

Se posent ici deux questions : quelle est la structure familiale du québécois et qui sont nos héros ? Et en anticipant on peut se demander ceci : si les héros sont absents, quelles sont les difficultés qui surgissent ? l'identification est-elle possible ? l'accès à l'indépendance est-elle compromise ?

structure familiale du québécois

Dire que la structure familiale du québécois est une structure matriarcale constitue une simple constatation. On a longtemps chanté la mère canadienne-française placée sur un piédestal, louangée pour son courage ; son esclavage a été érigé en religion, seule façon de maintenir un système où, du fond de sa souffrance, elle préside à la destinée des siens. Son complexe de la madone, son masochisme, son état de victime, de discréditée, cachent une vengeance inavouée, d'elle et de tout autre, et la peur est étouffée.

Nous constituons un peuple complice du maintien de la toute-puissance narcissique maternelle. C'est un retour fantasmé à la mère-terre primitive qui est à l'origine, c'est la victoire de Thalassa, c'est la victoire du souvenir sur la force constructive, sur le progrès.

Il s'agit donc ici d'un matriarcat concerté; en d'autres termes, le québécois recèle dans son for intérieur un élément de complicité; et, à cause des bénéfices immédiats que cette attitude apporte, à cause de l'inquiétude *style raz-de-marée* qu'il sent émerger en lui, inquiétude qui tient des difficultés énormes que représente le plaisir différé, il se maintient dans sa passivité coupable.

Le père lui, s'est laissé qualifier d'infantile, de faible. Aux yeux des clairvoyants, il semble seulement faire régner l'ordre. Mais derrière ce « *sauve la face* », il est facile de constater qu'il est dominé par le rôle de victime toute-puissante que se donne la mère. Le qualificatif de faible est un leurre pour cacher la force d'un père; ce père est silencieux et c'est dans ce silence qu'il faut chercher l'identité du québécois; c'est à partir de ce silence que je soupçonne être d'une éloquence à la fois dramatique et rassurante que nous discuterons plus loin la fonction de ce père dans l'imaginaire du québécois. C'est à partir de ce silence que le québécois veut maintenant parler, dire, signifier.

A l'encontre d'anthropologues qui m'objecteront, avec raison d'ailleurs, que le prêtre ne fait pas partie du système de parenté québécois, j'en parlerai ici, car il est irrévocablement un élément constitutif de la structure mentale familiale du québécois. Le rôle qu'il a joué est aussi étonnant qu'ambigu. Cet homme se fait appeler père et n'est pas père; il dit avoir un droit de regard sur la sexualité des autres et fait un vœu de chasteté; il prétend s'immiscer dans l'intimité des couples sans prendre position lui-même. Qui est-il cet élu de la mère? Car, en somme, dans notre société, il est l'élu de la mère. Souvent, il est le secrètement préféré de sa famille, le plus brillant, donc l'éventuel châtré. Il est aussi la référence sécurisante, la référence du non-risque, ce qui permet à la mère de garder le contrôle, d'échapper à la loi du père. Ici s'inscrit l'histoire de l'existence du prêtre depuis « *les débuts de la colonie* »; je ne dirai rien de cette histoire qui fait l'objet d'études longues et variées; je voulais simplement souligner l'importance démesurée du personnage et l'ambiguïté de son rôle.

qui sont nos héros

Par héros, j'entends ici des figures marquantes de quelque façon, figures auxquelles la jeune génération fait appel dans le

but de se trouver une identité, une authenticité, une autonomie. On peut ici émettre l'hypothèse de l'indien, du métis, du coureur des bois. Le fait indien-coureur des bois est vu comme facteur d'émancipation, signant une tentative de se libérer de la mère et de s'affirmer comme individu. C'est juste, le coureur des bois mène sa destinée; il a secoué le joug maternel. C'est sûrement un grand pas que d'avoir coupé le cordon, mais cette étape qui existe fantasmatiquement pour chacun de nous sous différentes formes n'est que le prélude au long et pénible accès à la maturité, c'est-à-dire à la socialisation sous l'égide de la loi, sous l'égide de la parole qui ordonne, cette loi ou parole étant médiatisée par le père. Je suis portée à croire que l'acquisition d'une identité est rendue difficile par la pauvreté des figures marquantes, mais elle n'est pas impossible : voir cet éveil québécois à travers lequel l'individu cherche à se verticaliser, à se relever de terre pour lui donner une troisième dimension, celle du père symbolique, médiateur de la réalité motrice.

le québécois en état de crise

Indéniablement le québécois prend conscience de l'éclatement du système, et, cette prise de conscience est une force; le besoin de désengluement se fait sentir, le besoin de fierté individuelle et nationale est fort; le québécois est à la recherche de son nom, un nom qui sera à la fois sa force et l'ordre protecteur, un nom qui dira oui ou non selon le cas et en temps et lieu. Pour ce faire la violence est essentielle et quelques propos sur cet épineux sujet m'apparaissent bien venus.

La violence est une force, une force qui est, dans notre mentalité de timide, rarement vue comme une énergie positive. Et ceux qui se sont fait forts de la condamner l'ont reniée en bloc, l'identifiant constamment à destructivité dans l'intention du violent.

Bien sûr, l'expression désordonnée de la violence comporte le danger de détruire l'autre, et non pas seulement l'autre mais aussi, et on l'oublie trop souvent, soi-même. La libération incontrôlée de l'énergie revendicatrice et combative est dangereuse parce qu'incontrôlée. L'individu sent alors rapidement une faiblesse;

il sent que son activité est à fonds perdus, et cela, c'est déprimant. Cette conduite masochiste dans laquelle le révolté prête le flanc à l'envahisseur est une attitude de coupable qui, malgré des buts conscients clairement exprimés, se laisse prendre au jeu inconscient de l'auto-punition.

La prise de conscience de cet état de choses peut engendrer l'expression réfléchie de la violence dans une combativité ordonnée, dans la mesure où l'évaluation réfléchie du danger permet de décider de la forme du combat à livrer. La violence est alors nécessairement constructive, car elle est un instrument au service de la pensée, une agressivité dont l'énergie sert positivement la reconnaissance de notre existence et de nos droits.

discussion

L'indépendance n'existe qu'en dialectique avec la dépendance; on devient indépendant par rapport à quelqu'un, à quelque chose ou à une situation. Il semble exister deux sortes d'émergence; une qui serait le résultat du passage du registre de l'imaginaire au registre de la castration; il s'agirait alors d'indépendance réelle. L'autre serait une pseudo-émergence, une leurre, déterminé par le passage du registre de l'imaginaire au registre d'une pseudo-puissance : ce serait une dépendance déplacée. Expliquons-nous.

Par registre de l'imaginaire, j'entends la complétude narcissique, où l'un voit tous ses besoins comblés par l'autre, ou aucune distance n'existe entre le moi et l'objet. L'évolution vers l'indépendance est engendrée par le moteur réalité qui, lui, va créer la distance entre le moi et l'objet. C'est cette émergence qui va faire accéder l'individu au registre du symbolique, où les objets multiples existeront alors en dehors de lui. Ce passage de la complétude narcissique au registre du symbolique se fait sous l'égide du vecteur loi, de la parole du père; et, l'agressivité mobilisée dans cette perspective est la violence qui devient un instrument de la pensée, un instrument au service de l'esprit. L'acquisition de la force, serait alors issue de la prise de conscience des limites, c'est-à-dire, de la possibilité de dessiner ses propres contours, ainsi de s'identifier.

Si cette tentative d'accès au registre de la réalité se fait sous l'égide de la violence désordonnée, il m'apparaît plus juste d'y voir un moyen détourné pour retrouver l'état de complétude narcissique perdu; la prise de conscience des limites est refusée et l'échec est interprété comme un rejet, d'où la dépression, si caractéristique du peuple québécois. Secouer le joug par l'agitation équivaut à la tentative de combler tout le vide autrement, c'est un refus global de la condition humaine qui est la reconnaissance du manque, de l'incomplétude. C'est ainsi que nous sommes amenés à la notion de plaisir; la recherche du plaisir ne se discute qu'en rapport avec son pôle dialectique, la réalité. Il n'est pas rare de constater que le plaisir en dehors des règles établies est plus fréquent qu'à l'intérieur de ces règles. C'est une relation de pseudo-dépendance, une illusion d'autonomie. Mais les situations ainsi vécues sont trop peu souvent exemptes de dépression pour ne pas susciter l'étonnement, la question. Ce problème m'apparaît se discuter essentiellement dans la perspective de la loi de l'interdit, de l'inceste, qui fait figure de réalité en dialectique avec le plaisir désordonné. « Tu ne coucheras pas avec ta mère »; et, à la mère, « Tu ne réintégreras pas ton produit ». Cette loi agie, dite, pressée par le père devient plus tard la loi intériorisée, ce que nous appelons dans notre métier le super-ego. A la différence du super-ego maternel, son rôle n'est pas d'engendrer la culpabilité destructive, mais de faire naître au dedans de l'individu la capacité de juger, d'évaluer, d'agir, d'exister non seulement individuellement mais en société. L'ère des Walkyries est ainsi révolue; la recherche de la complétude narcissique exclue la notion de société, car l'individu veut toute la place : c'est le délire de grandeur et la destructivité (Cf. le nazisme).

Dans la structure familiale du québécois, nous retrouvons un fort désir de complétude narcissique aux prises avec une timide et lente tentative de couper le cordon et d'accéder au registre de la castration, qui est celui de l'indépendance réelle, la castration étant la condition de manque.

Comme je le dis plus haut, accuser la faiblesse du père m'apparaît trop facile et c'est ainsi que j'ai parlé de complicité de tous, de matriarcat concerté. La mère poule est courante; c'est la victime toute-puissante qui garde ses poussins sous son aile. Le prêtre, souvent le privilégié et l'intelligent des grosses familles est

aussi complice par l'abus de soumission et de sa situation privilégiée; il a beaucoup fait pour maintenir cette relation incestueuse aux dépens d'un père qui n'a eu que le courage de se taire. Par ailleurs, c'était pour lui, le père, la possibilité tout au moins d'hal-luciner ou de projeter son retour à la mère. Et ainsi de suite de père en fils, jusqu'au jour où, au bord de l'éventualité de destruction (la seule survivance ne suffisait plus), on a vu venir de part et d'autre et à tous les niveaux, une réaction que j'ai appelée une prise de conscience.

C'est à l'intérieur de cette prise de conscience que se dessine la parole du père symbolique. Il m'arrive souvent de penser que je me paye d'illusions et que si le système craque de toutes parts, ce n'est pas nécessairement parce que nous sommes mûs par des forces placées au-devant de nous, mais parce que nous sommes poussés dans le dos pour ne pas crever; nous deviendrions indépendants à notre corps défendant, si je puis dire. Il se peut que ce moteur soit le seul possible étant donnée l'absence de tradition; mais je doute qu'il soit suffisant; la réalité est trop pressante, irais-je jusqu'à dire attrayante, pour ne pas voir le moteur placé en dehors de nous et devant nous.

L'effet de la loi intériorisée du père pourrait par exemple se manifester dans le fait de dire non au colonialisme, de dire non à toute puissance extérieure et émotionnelle intérieure qui cherche à nous maintenir dans le giron du narcissisme primaire. Et c'est ce que je vois dans le refus d'accepter sans critique les références et les systèmes idéologiques conventionnels. Il s'agirait alors ici, non plus seulement d'une identité nécessaire « pour ne pas crever », mais d'une force réelle au service de l'esprit, cette force étant fondée sur la prise de conscience du péril, l'évaluation de nos besoins et l'énergie de faire valoir des droits légitimes par des moyens forts et réfléchis. Nous sommes « condamnés » au plaisir différé, perspective avec laquelle nous sommes d'accord, si en échange, nous pouvons nous tenir debout et voyons l'éventualité où notre condition d'humiliés sera chose du passé.

Cette opinion court le risque d'être taxée de paternaliste; mais le paternalisme est une manifestation psychologique de l'individu qui vit sous le joug du matriarcat et l'expression d'un refus de laisser la génération qui suit accéder à l'indépendance. A l'encontre du paternalisme, la parole du père est génératrice de libé-

ration et de protection à la fois, d'indépendance et de sécurité, d'autonomie et d'identité, tous ces termes ayant une signification commune : l'accès à la condition humaine, celle du désir et de la pensée.

MIREILLE BIGRAS

REFERENCES

- BIGRAS, J. : *Projet de Recherche sur le Mythe de l'Indien. Lettres et Ecritures*, Vol. 2, No 2.
- BRAULT, J. : *Un Pays à Mettre au Monde, Parti Pris*, Vol. 2, No 10-11.
- BRAULT, J. : *Article du Devoir : Le joual : Moment historique ou « Aliénation linguistique »*, 30 oct. 1965.
- FERENCZI, S. : *Thalassa : Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, Paris, Payot, 1962.
- FREUD, S. : *Au-delà du Principe du Plaisir, Standard Edition*, Vol. XVIII.
- GREEN, A. : *La ré-évaluation du Narcissisme, Conférence donnée à la Société Canadienne de Psychanalyse, Automne 64.*
- LACAN, J. : *Les Formations de l'Inconscient (Séminaire de textes freudiens, Paris, 1957-58).*